

suffit pas, voici le menu du repas pour mieux fixer votre jugement :

Consommé de volaille, printanier, potage Windsor ;—Saumon du Rhin et turbot garnis ;—Filet de bœuf à la Régence ;—Longe de veau et jambon à la provençale ;—Suprême de poulets à la Condé ;—Homards à la mayonnaise ;—Chaufroix de gelinottes à la gelée ;—Selle de chevreuil rôtie ;—Gelée de groseilles ;—Poulardes rôties ;—Salades ; Asperges en branches, sauce au beurre ;—Petits pois garnis d'artichauts ;—Pudding d'abricots à l'impératrice ;—Gâteau Moka, garni de gelée aux fraises champagne ;—Beurre ;—Fromage ;—Glaces, gauffrettes ;—Dessert.

Si vous donnez quelque crédit à l'aphorisme de Brillat Savarin : *Dis-moi ce que tu manges, je te dirai qui tu es*, vous avez de quoi exercer vos facultés déductives.

Vous faut-il davantage encore, voici les morceaux de musique que l'orchestre de la cour a joués pendant le repas : 1o. Overture d'*Iphigénie en Aulide*, de Gluck ; 2o. l'introduction et un autre morceau du *Lohengrin*, de Richard Wagner ; 3o. symphonie No. 12 d'Haydn ; 4o. deux danses hongroises de Brams ; 5o. sérénade d'Haydn ; 6o. ouverture de *Don Juan*, de Mozart.

Tandis que princes et ministres banquettaient aux sons harmonieux des instruments et dans une atmosphère tout imprégnée du parfum des fleurs, un ex-souverain allemand, le roi Georges V, de Hanovre, vient de s'éteindre, comme un simple bourgeois de Paris, en son petit hôtel de la rue de Presbourg. Cousin de la reine Victoria, il était général dans l'armée anglaise, prince royal de la Grande-Bretagne et d'Irlande, duc de Cumberland et de Brunswick-Lunébourg.

Que d'infortunes dans ce règne de quinze ans ! Georges V monta sur le trône en 1851, et après de longues luttes avec ses divers cabinets, perdit sa couronne en 1866, lors de la guerre austro-prussienne. Vous savez que ce brave roi était aveugle depuis l'âge de quinze ans, et qu'il ne put régner qu'à la suite d'un ordonnance établissant que tous les actes signés de sa main seraient lus en présence de douze témoins et contre-signés par le secrétaire de ce comité. Lorsqu'il s'agit de résister à l'englobement de la Prusse, Georges V fut soutenu par tous ses sujets. Quoique aveugle, il monta à cheval, mais son courage ne put rien contre le nombre, et sa vaillante petite armée fut prise par le général de Manteuffel.

A la suite de l'annexion forcée de son royaume à la Prusse, le souverain vit ses biens patrimoniaux mis sous séquestre, et vint se fixer à Paris avec sa famille.

Toutes les notabilités politiques et aristocratiques de Paris ont été s'inscrire sur le registre placé à l'entrée de la chapelle ardente où reposait le feu roi. M. le maréchal de MacMahon s'est agenouillé aux pieds du cercueil pendant plusieurs minutes, rendant ainsi un dernier hommage à la mémoire du souverain défunt.

Les funérailles du roi ont eu lieu hier, mardi, au temple de la Rédemption ; de là, ses restes seront transportés en Allemagne pour être ensevelis dans le parc de Herrenhausen, aux environs de la capitale du Hanovre.

Deux ou trois jours auparavant, comme je passais devant la chapelle des Invalides, en me rendant à l'Exposition, j'aperçus la façade de la petite église tendue de longues draperies noires brodées d'argent, et, se détachant sur le velours : "Fais ce que dois, advienne que pourra" ; c'était la devise du maréchal de France, Baraguey-d'Hilliers, dont on célébrait à l'intérieur le service funèbre, tandis que les détonations des pièces d'artillerie placées sur la berge du quai d'Orsay annonçaient à Paris la dernière étape du héros.

Au Trocadéro, les auditions de musiques nationales se succèdent chaque jour. Cette semaine, la Hollande nous a fait entendre, en trois concerts, les compositions de ses maîtres, compositions graves, sérieuses, comme le caractère des habitants de ce pays, qu'ils ont conquis sur la mer par leur patience et leur énergie.

Cette semaine, ce sera le tour de la musique italienne, interprétée par l'orchestre de la Scala de Milan. Parmi ces concerts, un des plus intéressants est sans contredit celui donné par la *Société des concerts de l'Ecole de musique religieuse*, que dirige M. G. Lefevre. Cette société a été fondée à Paris en 1872, sous le patronage des archevêques de Paris, de Lyon, de Toulouse, de Sébaste, des évêques de Dijon, Saint-Dié, Nancy, Autun, Montpellier, Hébron, du défunt roi de Hanovre, de la comtesse de Paris, du duc de Chartres, etc., etc., sur les mêmes bases que la *Société de musique vocale religieuse et classique* si réputée, établie en 1843, et dont le chef fut le compositeur si connu, Nidermayer, l'auteur du *Lac de Lamartine*.

Notre société, la dernière en date, a un double but : 1o. de faire revivre les compositions musicales des maîtres du quinzième, seizième et dix-septième siècles ; 2o. d'établir une chapelle où les élèves pourrout tour à tour s'exercer aux fonctions d'organiste et de maître de chapelle auxquelles ils se destinent. Les cent exécutants de cette Ecole ont rendu avec une rare perfection le motet *O vos omnes*, œuvre de Victoria, chapelain de Philippe II, le *Pater Noster* de Nidermayer et le *Super Flumina* du même. On a beaucoup applaudi, et les spectateurs se sont retirés tout émus de cette musique austère et grave.

Quarante bohémiens et bohémiennes, vingt-six femmes, douze hommes et deux enfants, venus expressément de Moscou, véritables gypsies de traits, d'allures et de costumes, ont aussi donné deux concerts vocaux dans la même salle.

Rien de singulier comme l'effet de ces airs bizarres, aux cadences rapides, entrecoupées ou trainardes, rendus en chœur par ces voix chaudes et d'un timbre étrange.

Le shah de Perse, dont je vous ai annoncé l'arrivée à Paris, s'étant rencontré avec la bande des chanteurs bohémiens dans le vestibule d'honneur, a demandé à leur chef s'il voulait bien lui donner une séance impromptu. Sur sa réponse affirmative, les bohémiens se sont rangés autour du shah, à qui l'on avait apporté une chaise, et le chœur a entonné un de ses airs les plus pittoresques. Cette scène, comme bien vous pensez, avait attiré un grand concours de curieux. Le souverain d'Ispahan a remis, dit-on, au chef d'orchestre une somme vraiment orientale.

Après l'agréable, l'utile. La Société des agriculteurs de France a inauguré, le 12 courant, dans la grande Salle des Fêtes du Palais du Trocadéro, le Congrès international de l'agriculture.

M. le marquis de Dampierre, président de la Société, a ouvert la séance, ayant à sa droite le prince de Galles et l'ambassadeur d'Angleterre, lord Lyons, et à sa gauche, le duc d'Aumale, membre de la société et président de la section de Sylviculture. Un grand nombre de délégués étrangers, représentant leur gouvernement ou des sociétés libres, occupaient l'estrade.

L'ouverture de ce Congrès a été très-brillante, et les auditeurs se pressaient dans la vaste enceinte. M. de Dampierre a examiné, dans son discours, les conditions générales de l'agriculture actuelle ; et, faisant allusion aux nombreux documents envoyés de toutes parts au Congrès, aux délégués présents, a terminé par ces paroles :

Les travaux du Congrès seront une source du plus haut intérêt ; munis de tels documents, nous pourrions sans témérité prendre pour sujets de nos discussions, non-seulement l'amélioration du sol et des cultures, mais encore les questions qui touchent à la législation, au perfectionnement des voies de communication, à la propagation de l'enseignement agricole, à l'amélioration des conditions de la vie humaine. Si le travail est la dure nécessité de ce monde, le premier devoir des hommes de cœur et de dévouement est de chercher les conditions qui en atténuent la dureté.

M. Lecouture, le secrétaire-général, a prononcé ensuite un discours fort écouté, très-applaudi et très-substantiel, dans lequel il a passé en revue les divers systèmes d'agriculture chez les différents peuples, désignant ces méthodes de la manière suivante :

Trois civilisations agricoles sont en présence : l'une qui représente l'agriculture européenne ; l'autre qui représente les mondes nouveaux dont les vastes colonisations américaine et australienne sont la vigoureuse expression ; la troisième résume la séculaire agriculture de la Chine et du Japon, c'est-à-dire de ce monde de l'extrême Orient.

Puis, après avoir montré que l'agriculture d'isolement a fait son temps, il assure que les libertés commerciales tendent à se substituer à l'ancien régime protecteur, et que les pays sont cultivés en raison de leur liberté plutôt qu'en raison de leur fécondité. A propos du système agricole de la Grande-Bretagne, il fait remarquer cet esprit de cosmopolitisme né du génie des races anglo-saxonnes, et source de la liberté du commerce, et continue en prévenant ses auditeurs qu'on ne doit point juger l'économie rurale de l'Angleterre d'après ses 31,315,000 hectares, où elle opère une culture très-simple et très-uniforme, mais qu'il faut la voir dans son ensemble indivisible avec ses colonies qui comptent 204 millions d'habitants dispersés sur 21 millions de kilomètres carrés, ne réclamant à chaque climat, à chaque terre que ses produits les plus avantageux. C'est là un exemple de la solidarité agricole, industrielle et commerciale dans sa manifestation la plus expressive.

Après avoir parlé du rôle des sciences mécaniques, physiques et chimiques dans l'agriculture moderne, le secrétaire-général termine par ces nobles paroles :

La Société des agriculteurs de France, heureuse de s'effacer pour mieux remplir ses devoirs d'hospitalité, salue en vous les informateurs d'une vaste enquête d'agriculture comparée, dont le Congrès de 1878 n'est que la phase préliminaire. Soyez les bienvenus sur notre terre de France, où la charrue, instrument et symbole des grandeurs fécondes de la paix, est conduite par des populations qui savent acquiescer le droit d'espérer, parce qu'elles savent pratiquer les devoirs conseillés par les salutaires souvenirs de l'adversité.

Le Congrès a déjà consacré cinq séances à la discussion de questions importantes, telles que les engrais, la constitution de banques agricoles, etc.

Dans la seconde séance où l'on disputait des avantages et des inconvénients de l'importation des viandes américaines et australiennes, M. J. Perreault, secrétaire-général du Canada à l'Exposition, et délégué du ministère d'Agriculture du Canada au Congrès, a obtenu un succès assez vif, en prouvant à son contradicteur, M. de Telcourt, qui prétendait que les viandes exotiques ne sauraient figurer qu'accidentellement sur les marchés, que les raisons alléguées par l'orateur étaient inexactes ; que les essais sont faits et que les qualités de ces viandes rivalisent avec les meilleures viandes de boucherie de l'Angleterre. M. le comte de Toudonnet, le délégué de l'Australie, M. Joubert, ont appuyé M. Perreault et montré les avantages précieux de l'importation des viandes pour l'alimentation des classes pauvres.

Nous partageons la manière de voir de ces messieurs, et croyons que l'exportation des viandes peut constituer pour le Canada une nouvelle source de richesses. Seulement, l'écueil est près du port. Il ne faudrait point que d'imprudents spéculateurs envoyassent des viandes de qualité inférieure ou mal conservées, car alors, les produits canadiens de ce genre se fermeraient le marché. C'est pour la prospérité de ce commerce qu'il serait surtout nécessaire d'avoir un inspecteur officiel dont le certificat, constatant l'examen du bétail et son bon état, permettrait seul l'abattage des animaux. Pensez-y : il y va de l'avenir d'une importante branche du commerce futur du Canada.

A la cinquième séance du Congrès, M. J. Perreault a proposé la création d'une société internationale d'agriculture, avec des représentants siégeant dans les divers pays, société qui tiendrait un Congrès annuel. Ce serait le moyen d'élucider bien des questions dont la solution ne peut avoir lieu dans un seul Congrès. Cette motion a été adoptée à l'unanimité par le Congrès.

Il est très-bon et très-opportun que le Canada, pays essentiellement agricole, ait fait entendre sa voix dans ce concours international.

Les résultats financiers de l'Exposition de 1878 s'annoncent comme devant être excellents. La moyenne des entrées quotidiennes atteint près de cent mille, et le lundi de la Pentecôte, plus de deux cent mille personnes ont visité le Champ-de-Mars. L'administration ayant même manqué de billets, vers la fin de la journée, s'est vue obligée de laisser entrer gratuitement une foule de visiteurs.

Une comparaison entre les cinq premières semaines des deux expositions de 1867 et de 1878, vous montrera une différence tout à l'avantage de cette dernière.

Les cinq premières semaines ont produit : en 1867, 813,096 francs ; en 1878, 1,521,263 francs ; en plus pour 1878, 708,177 francs. La sixième semaine a produit, en 1867, 245,105 francs 85 ; en 1878, 612,266 francs ; en plus pour 1878, 369,160 francs 15. Total pour 1867, 1,056,201 francs 85 ; pour 1878, 2,133,529 francs ; en plus pour 1878, 1,077,337 francs 15.

Ainsi, dans le même temps, l'Exposition de 1878 a produit 1,077,337 francs 15 de plus que l'Exposition de 1867.

Pour ce qui concerne les dépenses faites et les recettes probables qui devront couvrir les frais de cette grande entreprise, voici quels ont été les calculs et quels seront les résultats approximatifs :

D'après les déclarations faites par le ministre, le total des dépenses, fixé primitivement à 45 millions, atteindra 55 millions 300,000 francs. Mais, si les prévisions de dépenses sont dépassées, celles des recettes le sont également. On a d'abord calculé le produit des entrées à 6, puis à 10 millions ; mais, d'après la moyenne des recettes actuelles, ce chiffre doit être porté à 14 millions. En tenant compte de ce double mouvement de dépenses et de recettes, le déficit ne dépassera pas 10 millions.

On calcule, en effet, comme ci-dessous, les recettes que l'Exposition donnera au trésor : Produit des entrées, 14 millions ; revente des matériaux du Champ-de-Mars, 7 millions ; subvention de la ville de Paris, 6 millions ; rachat du Palais du Trocadéro par la ville de Paris, 3 millions ; redevances des cafés et restaurants du parc, 3 millions et demi ; produit des concerts du Trocadéro, 1 million. Total : 34 millions et demi.

Il a été aussi résolu de conserver les quatre façades et les galeries attenantes au Palais du Champ-de-Mars. On supprimerait les galeries intérieures en créant un joli parc sur leur emplacement, et le terrain de l'Exposition ainsi transformé servirait à l'organisation des fêtes nationales, ainsi qu'à d'autres cérémonies publiques.

Nous avons eu aussi cette semaine l'inauguration du Congrès littéraire international, sous la présidence de Victor Hugo, réunion dont les séances auront pour but d'arriver à assurer aux auteurs de tout genre, chez eux et à l'étranger, pour leurs œuvres, les avantages inhérents à toute propriété. Cette réunion, fort nombreuse, où tous les délégués étrangers se sont exprimés en un français élégant et correct, a obtenu un immense succès. Victor Hugo, surtout, a été couvert d'applaudissements lorsqu'il s'est écrié :

Savez-vous ce que c'est que cette parole du Christ : *Aimez-vous les uns les autres* ? C'est le désarmement universel. C'est la guérison du genre humain. Aimez-vous ! On désarme mieux son ennemi en lui tendant la main qu'en lui montrant le poing. Ce conseil de Jésus est un ordre de Dieu. Il est bon. Nous l'acceptons. Nous sommes avec le Christ, nous autres ! L'écrivain est avec l'apôtre ; celui qui pense est avec celui qui aime.

Le prince de Galles a inauguré, cette semaine, le trophée du Canada, sorte de tour à trois étages, et dans la construction de laquelle rentrent trente essences différentes de bois canadiens, et dont les murs extérieurs sont couverts d'une foule de produits du pays. Cette œuvre est due à l'imagination de M. S. Scott, architecte en chef du département des travaux publics à Ottawa.

Nous parlerons de ce monument plus au long lors du compte-rendu de l'Exposition Canadienne que nous ferons prochainement. Qu'il nous suffise, pour au-